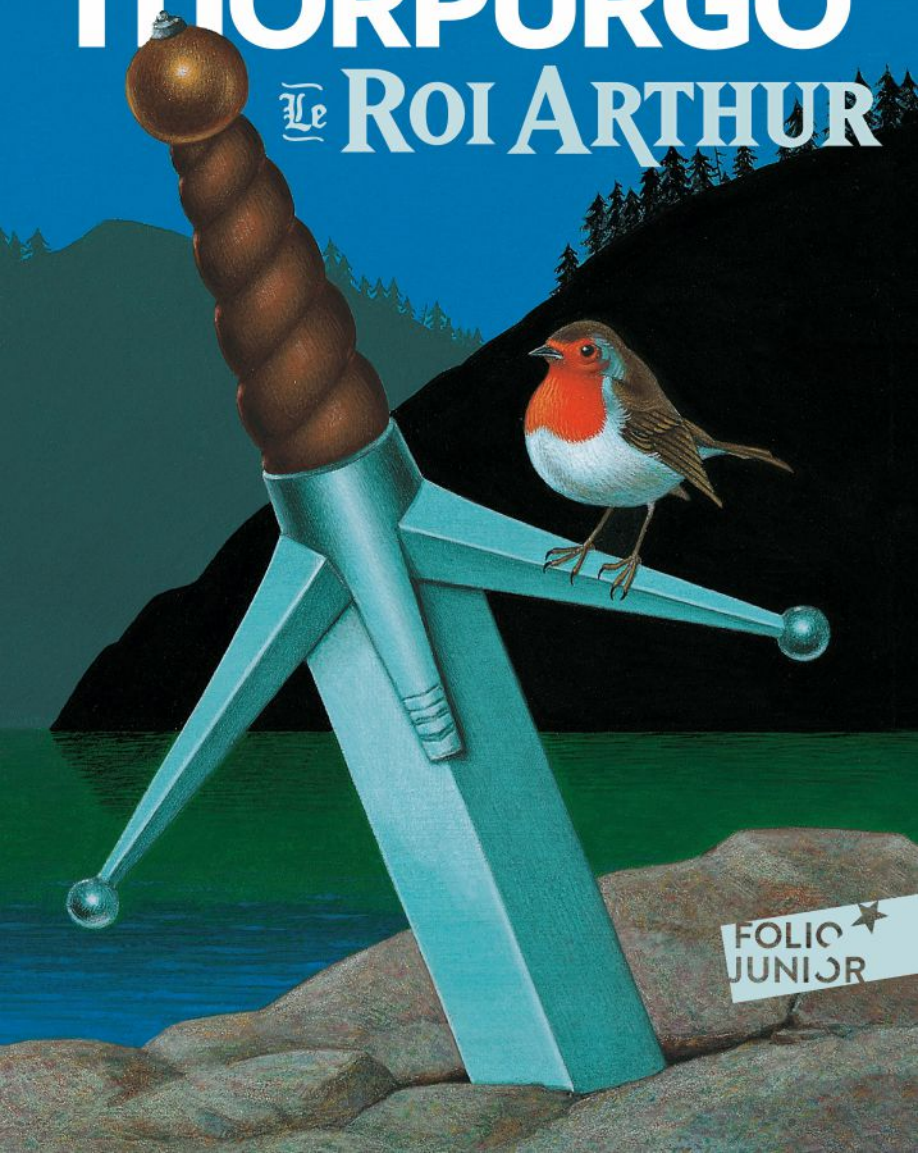


michael MORPURGO

Le ROI ARTHUR



FOLIO ★
JUNIOR

FOLIO 
JUNIOR

Titre original : *Arthur, High King of Britain*
Édition originale publiée par Pavilion Books Ltd, 1994, Londres
© Michael Morpurgo, 1994, pour le texte
© Michael Foreman, 1994, pour les illustrations
© Éditions Gallimard Jeunesse, 1995, pour la traduction française
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2007, pour le supplément
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2007, pour la présente édition

Michael Morpurgo
Le roi Arthur

Illustrations de Michael Foreman

Traduit de l'anglais
par Noël Chassériau



GALLIMARD JEUNESSE

Pour Ros, qui m'a tant aidé

La cloche

Le jeune garçon sortit de chez lui dès l'aube, avec assez de provisions dans son sac à dos pour tenir jusqu'au soir. C'était une chose qu'il s'était toujours promis de faire le jour où il en aurait la possibilité et où les conditions seraient favorables. Il n'avait fait part de ce projet à personne, parce qu'il savait que sa mère se serait inquiétée, que sa petite sœur aurait vendu la mèche et que son père aurait essayé de l'en dissuader. Pour eux, il partait pêcher la crevette autour de l'île de Samson. Il se lèverait tôt pour profiter de la grande marée d'équinoxe du printemps dès qu'elle commencerait à baisser, ce qui lui permettrait de passer à pied sec de Bryher à Tresco, puis de Tresco à Samson. Ça, c'était ce qu'il leur avait dit. Tout le monde en faisait autant, mais ce que personne n'avait jamais fait, à sa connaissance tout au moins, c'était de gagner à pied les îles du Levant et d'en revenir. Tout le monde prétendait que c'était irréalisable entre deux marées. Son père était absolument formel. C'était en partie pour cela que le garçon était bien décidé à le faire.

Il avait tout prévu. Il connaissait les eaux qui baignent les îles Scilly comme sa poche, ayant vécu là chacune des douze années de sa courte vie. Du pont du bateau de pêche de son père, il avait observé chaque récif, chaque banc de sable. Il connaissait les marées, les courants et les nuages. L'équinoxe de printemps provoquerait la plus grande marée que l'on ait vue depuis des années. Le temps était stable et idéal – ciel rouge la veille au soir – et les vents étaient bien orientés. À condition de quitter les îles du Levant à midi et demi, il aurait le temps de regagner Bryher et de rentrer chez lui avant que la marée ne remonte et ne lui barre le passage. Il savait que, à certains endroits, il serait forcé de se mettre à l'eau jusqu'aux épaules. Et, au pire des cas, il pourrait toujours nager : il était le meilleur nageur de l'école. C'était faisable. Et il le ferait.

Sur la grève de Green Bay, il regarda le détroit de Treasco en sentant la boue froide s'immiscer entre ses orteils. Il consulta sa montre : presque six heures. Un couple d'huîtres qui s'affairait sur les hauts-fonds fut dérangé par une bande de mouettes criardes qui se dis-



putaient un crabe. Ils s'envolèrent en glapissant d'indignation. La mer baissait rapidement dans le détroit de Tresco. Il n'y avait pas un souffle de vent, pas un nuage dans le ciel de l'aube. Le garçon remonta son sac à dos et se mit à courir vers Tresco. Comme il l'avait prévu, le fusant s'écoulait encore dans le détroit. Il y barbota, mais la force du courant le contraignit bientôt à marcher. Il retira son sac à dos, le posa sur sa tête et s'enfonça plus profondément. La froideur de l'eau lui coupa le souffle. Il se dit qu'il avait dû partir trop tôt, qu'il vaudrait peut-être mieux faire demi-tour et attendre que la marée baisse un peu plus mais, au bout de quelques pas, le sol commença à remonter et il se retrouva bientôt à sec. Il escalada les dunes et se remit à courir. Lorsqu'il passa devant l'église de Tresco, l'horloge marquait sept heures moins le quart. Il était dans les temps.

Quand il arriva au port d'Old Grimsby, les fonds étaient en vue. À croire que Moïse l'y avait précédé. L'eau s'écoulait encore par endroits, mais le chemin à suivre était bien visible : Tean, puis traverser jusqu'à St Martin's et longer le rivage jusqu'à la baie de Higher Town. De là, on apercevait les îles du Levant toujours entourées d'eau, mais le banc de sable de Ganilly formait déjà un îlot doré sous le soleil matinal. Ce banc de sable serait sa seule voie d'accès, à l'aller comme au retour. Dans moins de deux heures, d'après ses calculs, il formerait une courte digue jusqu'aux îles du Levant. Il faudrait faire vite. Il avala son petit déjeuner sans s'arrêter, deux petits pains à la saucisse et un sandwich à la confiture qu'il engloutit trop vite, ce qui l'obligea

à faire halte et à boire un peu d'eau de sa gourde pour les faire passer. Puis il repartit vers Tean en mordant dans sa première pomme.

La marée étant toujours descendante, il savait que c'était le trajet le plus facile. C'est au retour jusqu'à Bryher qu'il faudrait battre la marée de vitesse. L'horaire devait être parfaitement respecté. Aussi, plus tôt il atteindrait les îles du Levant, mieux cela vaudrait. Une fois là, il disposerait tout juste d'un quart d'heure pour déjeuner et se reposer. C'est avec cette seule idée en tête qu'il atteignit St Martin's et courut le long de la plage en s'efforçant de rester sur le sable mouillé, moins fatigant, pour ses jambes lasses, que le sable mou proche des dunes.

Maintenant, le soleil était haut et lui chauffait le crâne. Le sac à dos lui frottant les épaules, il passa ses pouces sous les bretelles pour les soulager. Quand les rochers succédèrent à la plage, il bifurqua vers l'intérieur des terres et suivit le sentier qui serpentait entre les fougères en direction de Higher Town. Au moment où il passait devant le portail de l'école, il aperçut Morris Jenkins qui venait à sa rencontre. C'était la dernière personne au monde que le garçon souhaitait rencontrer. Morris voudrait bavarder. Il voulait toujours bavarder.

– Qu'est-ce que tu fais là ? lui cria Morris.

– Je t'expliquerai plus tard, répondit le garçon tout essoufflé en accélérant l'allure.

– Tu t'entraînes pour le marathon, ou quoi ?

– Quelque chose comme ça.

Une fois hors de vue, il poussa un soupir de soulagement et ralentit. Ses jambes lourdes l'invitaient à

s'asseoir, à se reposer, mais il n'osait pas, pas encore. Il songea à Morris. Il avait résisté à la tentation de lui dire où il allait, ce qu'il faisait. L'autre se serait moqué de lui. En temps voulu, lorsqu'il aurait gagné son pari, il en parlerait à qui il voudrait, il le raconterait à tout le monde. Certains ne le croiraient pas, évidemment, dont Morris, mais tant pis. Lui saurait à quoi s'en tenir, et c'était la seule chose qui comptait vraiment. Il croqua une autre pomme et pressa le pas vers les îles du Levant.

À midi, le garçon trônait triomphalement sur le plus haut rocher de Great Ganilly, la plus grande des îles du Levant. Maintenant, on apercevait par-ci par-là quelques silhouettes isolées, péchant la crevette autour de St Martin's, mais il était rigoureusement seul aux îles du Levant, en dehors d'un phoque solitaire au large et de quelques sternes glapissantes qui piquaient vers lui pour essayer de lui faire quitter son rocher. Il resta où il était et déjeuna sans s'occuper d'elles. Elles finirent par se décourager et le laissèrent en paix. Il termina son dernier sandwich et consulta sa montre : il avait dix minutes d'avance. Il allait se reposer pendant une minute ou deux avant de se remettre en route. Il



avait tout le temps. Il s'étendit sur le rocher, la tête appuyée sur son sac à dos, les yeux clignotant sous le soleil éblouissant. Il les ferma et se demanda à quoi ressemblaient les îles Scilly lorsqu'elles ne formaient qu'une seule grande île, avant qu'elles basculent, quinze cents ans plus tôt, et laissent l'océan les envahir. S'agissait-il d'un tremblement de terre, ou peut-être d'une lame de fond ? Personne n'en savait rien.

C'était un mystère. Il aimait les mystères, il aimait l'inconnu. Bercé par la chaleur silencieuse et plus fatigué qu'il ne le croyait, il s'assoupit.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil, le ciel et la mer avaient disparu. Il était enveloppé par un brouillard épais. La corne de brume du phare de Bishop Rock mugissait au loin, comme en écho à la peur qui s'infiltrait dans le cœur du garçon. Il descendit à tâtons parmi les fougères. Sur le rivage, le temps serait plus clair. Il devait être plus clair. Il fallait qu'il soit plus clair. Si le banc de sable était visible, il trouverait son chemin pour rejoindre St Martin's. Tout allait bien, parfaitement bien ! Le banc de sable était là, s'étirant dans le brouillard. Il lui suffisait de le suivre pour être en sécurité. À ce moment-là seulement, il songea à regarder sa montre : une heure moins vingt-cinq. Seulement cinq minutes de retard. Il fallait qu'il se dépêche. Il partit en courant sur le banc de sable, cherchant des yeux, dans toute cette blancheur, une ombre susceptible d'être St Martin's. Ce devait être par là. C'était sûrement par là. Il pataugeait dans des flaques sableuses et, soudain, ces flaques cessèrent brusquement d'être des flaques pour devenir la mer elle-même. Il ne

pouvait pas aller plus loin. L'océan se refermait autour de lui. Pétrifié par la peur, il tendit l'oreille. Il entendit le murmure des vaguelettes montant à l'assaut du sable. Tout à coup, une bouffée de vent venue du large le transperça jusqu'aux os, mais lui donna le seul espoir qui lui restait. Il était perdu. Great Ganilly avait disparu, St Martin's était invisible. Seul le vent pouvait encore le sauver. Si seulement ce vent parvenait à dissiper le brouillard opaque, il pourrait au moins trouver son chemin sur le banc de sable et regagner à la nage Great Ganilly où il serait en sécurité. Aussi resta-t-il immobile dans le vent, regardant autour de lui et attendant en priant pour que le brouillard s'éclaircisse. Dérouté, désorienté et craignant maintenant pour sa vie, il chercha le point le plus élevé qu'il put trouver sur le banc de sable. Un calme étrange l'envahit, un détachement de lui-même. Il se demanda si c'était le commencement de la fin. Quand il cria, ce fut uniquement pour entendre le son de sa voix et s'assurer qu'il était encore en vie, mais lorsqu'il eut commencé, il ne s'arrêta plus. Il cria, il hurla jusqu'à en avoir mal à la tête, jusqu'à s'en casser la voix. Ses cris étaient aussitôt étouffés, escamotés. C'était sans espoir. Il se laissa tomber à genoux sur le sable et renonça à lutter. La mer allait l'emporter, le noyer et broyer ses os pour en faire du sable.

Une cloche tinta au loin, sur les flots, une cloche de navire. Le garçon doutait encore de l'avoir véritablement entendue lorsqu'elle tinta à nouveau. Assourdie par le brouillard, elle n'avait aucune résonance, mais elle était bien réelle. Ce n'était pas un effet de son ima-

gination. Il bondit sur ses pieds et s'élança sur le sable en criant :

– Par ici ! Par ici ! Au secours ! Sauvez-moi !

Il s'arrêta pour écouter la réponse. Il n'y en eut pas, seulement la cloche tintant quelque part au large, lointaine, faible, mais indiscutable. Il pataugea dans les flaques et eut bientôt de l'eau jusqu'à la taille. Maintenant, il ne s'arrêtait plus que pour écouter la cloche, pour s'orienter, pour se convaincre une fois de plus qu'il ne s'agissait pas d'une illusion. La cloche devint plus proche, plus nette. Le garçon était sorti de la mer et courait sur des galets où ses pieds glissaient, dérapaient. À plusieurs reprises, il trébucha et tomba sur les genoux, mais, chaque fois, la cloche le fit relever en lui donnant un nouvel espoir, de nouvelles forces. À présent, il était persuadé qu'elle l'appelait, qu'elle le guidait, qu'elle l'aidait...

– Où êtes-vous ? Où êtes-vous ? cria-t-il.

La cloche lui répondit une fois de plus, et il repartit vers elle en chancelant. Puis il recommença à barboter, et ne s'arrêta pas. Il n'avait pas le choix, il devait suivre la cloche. Lorsque l'eau atteignit son menton et qu'il lui fut impossible de marcher, il se mit à nager. Il s'arrêtait toutes les quatre ou cinq brasses pour écouter la cloche mais, à chaque halte, elle semblait plus éloignée. La mer le refoulait. Il lutta contre le courant à grands coups de pied, mais comprit que c'était une bataille perdue. Il appela au secours, et l'eau salée lui emplit la bouche et le suffoqua. Ses forces déclinaient rapidement. Le froid de la mer étreignit ses jambes et

provoqua des crampes. Ses bras ne parvenaient plus à soutenir sa tête hors de l'eau. Il cria une dernière fois, et la mer l'engloutit. Ses dernières pensées lucides furent pour sa mère. Il la vit ramasser un sac à dos trempé et le serrer sur son cœur en pleurant, le sac à dos qu'il avait dû oublier sur Great Ganilly. Au moins, elle saurait qu'il était allé jusque-là. Des algues s'enroulèrent autour de ses bras et l'empêchèrent de remonter à la surface. Il se prit à espérer que le paradis existait.

Le paradis était bien chauffé, ce dont le garçon se félicita. Un dernier frisson le débarrassa de son restant de froidure, et il regarda autour de lui. Il était couché dans un grand lit et couvert de fourrures dont les poils lui chatouillaient les oreilles. Un bon feu ronflait auprès de lui, et un homme portant une longue cape grise le tisonnait du bout de son bâton en faisant jaillir des gerbes d'étincelles dans la cheminée. De son vivant, le garçon avait souvent essayé de se représenter le ciel. Eh bien, le ciel ne ressemblait en rien à l'image qu'il s'en était faite. Il se trouvait dans ce qui semblait être une vaste salle, éclairée de tout côté par des torches flamboyantes, au milieu de laquelle se dressait la plus grande table qu'il ait jamais vue, une table parfaitement ronde, entourée d'une centaine de chaises. Au fond de la salle, un escalier taillé dans le roc s'élevait en spirale dans des ténèbres enfumées. Le garçon toussa.

– Enfin, dit l'homme en se redressant et en se tournant vers le garçon, te voilà quand même réveillé.



Le garçon retrouva sa voix.

– Vous êtes le bon Dieu ? demanda-t-il.

L'homme renversa la tête en arrière et éclata de rire. Ses cheveux et sa barbe étaient blancs et très longs, mais ses traits et ses yeux étaient ceux d'un homme encore jeune. Trop jeune pour être le bon Dieu, estima le garçon au moment même où il posait la question.

– Non, répondit l'inconnu et il s'assit sur le lit à côté du garçon. Je ne suis pas le bon Dieu. Je m'appelle Arthur Pendragon et je vis ici, si on peut appeler cela vivre. (Il se pencha en avant et chuchota.) Elles me tiennent enfermé dans cette caverne tout au long de l'année. L'ours qui hiberne n'a-t-il pas lui-même le droit de sortir à la fin de l'hiver ? Soyez patient, me disent-elles. Soyez patient, et votre heure viendra.

– Elles ?

– Elles sont six, six grandes dames. Ce sont elles qui m'ont amené ici. Il faut qu'il y ait un tel brouillard que



personne ne risque de m'apercevoir pour qu'elles me laissent sortir. Je suis censé me reposer, mais il y a des années que je n'arrive plus à dormir convenablement. Je fais des rêves, et mes rêves me disent que mon heure est proche, qu'on aura bientôt à nouveau besoin de moi. Je n'attends plus qu'un messager. (Il parlait maintenant on ne peut plus sérieusement.) Ce ne serait pas toi, par hasard ?

Le garçon terrifié eut un mouvement de recul.

– Non, évidemment pas. Ce n'est pas possible. Tu n'as pas sonné la cloche, n'est-ce pas ? Elles m'ont dit que, quand il viendrait, il sonnerait la cloche.

L'homme sourit avec ses yeux, et le garçon comprit qu'il n'avait rien à craindre. Il réalisa brusquement qu'il se pouvait qu'il appartînt encore au monde des vivants.

– Alors, je ne suis pas mort ? se hasarda-t-il à demander.

– Pas plus que moi, répondit Arthur Pendragon. Mais tu as bien failli disparaître.

Devant l'âtre, un tapis s'agita et devint un chien, un deerhound, le grand lévrier d'Écosse. Le chien bâilla, s'étira et s'approcha nonchalamment du lit.

– Je te présente Bercelet, dit Arthur Pendragon en grattant la tête du chien. Mon seul compagnon dans ma longue réclusion.

Les dames qui m'ont amené ici ne sont pas cautes. Elles sont bonnes pour moi et je ne manque de rien, mais autant vivre avec des ombres. Il est vrai que, maintenant, nous t'avons, pour quelque temps tout au moins. C'est Bercelet qui t'a entendu le premier, tu sais. Comme moi, il attend le brouillard avec impatience, afin de nous échapper durant quelques heures de cette espèce de tombeau. Mes six dames t'ont entendu aussi. « Surtout, ne bouge pas, m'ont-elles recommandé, sinon tu te trahirais. – Ne pas bouger ! ai-je protesté. C'est pour le coup que je me trahirais, et cela, je ne le ferai jamais, jamais plus ! » Et j'ai sonné la cloche, mais tu n'es pas venu. J'ai sonné encore et encore, et tu n'es quand même pas venu. Alors, je suis parti te chercher. J'ai l'impression que je t'ai découvert avant qu'il ne soit trop tard.

– Vous m'avez repêché ?

Arthur Pendragon hocha la tête en souriant.

– Elles sont très mécontentes de moi, mes gardiennes. Mais au moins, j'ai quelqu'un à qui parler, quelqu'un du monde réel. Oh, je parle à Bercelet, évidemment, et à moi-même. Je me parle beaucoup à

moi-même. Tu sais ce que je fais ? Je me raconte inlassablement les vieilles histoires, pour être sûr de ne pas les oublier. Les histoires, c'est comme les personnes, elles disparaissent quand on les oublie. Et si elles disparaissaient, alors je disparaîtrais avec elles. Je veux qu'on sache ce qui est arrivé, ce qui s'est réellement passé. Je ne veux pas qu'on nous oublie.

Le garçon se redressa brusquement. Il regarda sa montre, mais le cadran était embué. Il la porta à son oreille, mais le mécanisme était arrêté.

– Depuis combien de temps suis-je ici ?

– Tu as dormi une demi-journée et toute une nuit.

– Alors, il faut que je rentre, dit le garçon. Ils vont me croire mort.

– Non, sûrement pas, dit l'inconnu. Nous te ramènerons chez toi d'ici peu, dès que tes vêtements seront secs. Les dames voulaient te renvoyer immédiatement, tout froid et trempé, mais je m'y suis opposé. « Nous le renverrons chaud et sec », leur ai-je dit. Et c'est ce que je ferai, parole de roi, et ce roi-là ne manque pas à sa parole, plus jamais.

– De roi ? Vous êtes un roi ?

– Je te l'ai dit, je suis Arthur Pendragon, suzerain de Bretagne, qui a passé ces derniers siècles en hibernation ici, à Lyonesse.

Le garçon ne put s'empêcher de sourire. Le vieil homme hochait la tête avec compréhension et continua :

– Tu ne me crois pas, n'est-ce pas ? Au fond, pour quoi me croirais-tu ? Mais tu peux croire que je t'ai sorti de la mer. Croire que je t'ai porté ici. Croire que

ce sont tes vêtements qui sèchent près du feu. Croire que tu es couché dans mon lit. Tiens, touche ma main. De la chair et du sang, comme la tienne. (La main qui caressa la joue du garçon était tiède et rugueuse, aussi rugueuse que celle de son pêcheur de père.) Tu vois ?

– Mais le roi Arthur... ce n'est qu'une histoire, une légende.

– Une légende, dis-tu ? Une légende ! Tu entends cela, Bercelet ? Ton maître est une légende. (Il se tourna à nouveau vers le garçon.) Ainsi, tu as entendu parler de moi ?

– Oui, acquiesça le garçon. Un peu. Cette épée, dans le lac...

– Excalibur. C'est tout ce que tu connais ? Eh bien, pendant que nous attendons que tes vêtements sèchent, tu vas entendre le reste. C'est une longue histoire, une histoire de grand amour, de grande tragédie, de magie et de mystère, d'espoir, de triomphe et de désastre. C'est mon histoire, mais pas uniquement la mienne. Sur les chaises vides que tu vois autour de la Table ronde s'asseyait autrefois une assemblée de chevaliers, les hommes les meilleurs et les plus courageux que ce monde ait jamais connus. Et ils étaient aussi mes amis. Je te parlerai d'eux, je te parlerai de moi. Maintenant, allonge-toi et repose-toi.

Il tapota le lit, et Bercelet y sauta d'un bond, se coucha à côté du garçon, poussa un gros soupir et lui lécha la main.

– Je sais, Bercelet, tu as déjà entendu cette histoire bien des fois, n'est-ce pas ? Et d'ailleurs, tu y étais... la

plupart du temps, en tout cas. (Le chien ferma les yeux et poussa un nouveau soupir.) Seulement, ce jeune homme ne la connaît pas, alors il va falloir en prendre ton parti. Je commencerai par le commencement, quand j'étais encore un enfant à peine plus vieux que tu ne l'es aujourd'hui.

Arthur Pendragon se rassit à côté du feu, contempla un instant les flammes et commença son récit.

Fils de personne

Quand je te regarde, il me semble revoir l'enfant que j'ai été, rêveur, aventureux. Il faut que je fasse un effort pour me rappeler le château où j'ai grandi, le lit où j'ai dormi, la table où j'ai mangé, mais je revois clairement, par la pensée, les forêts sauvages du pays de Galles et les montagnes balayées par les vents où j'ai passé mes jeunes années. Des années insouciantes, en vérité. J'avais une mère comme meilleure amie et un père comme compagnon de tous les instants et comme professeur. C'est lui qui m'apprit à chasser, à marcher sans bruit, à tuer proprement. C'est lui qui me montra comment tenir un faucon, comment maîtriser un renard, comment tirer à l'arc sans trembler en bandant la corde, et comment manier l'épée et la lance comme un chevalier doit savoir le faire. Mais c'est ma mère qui m'enseigna les choses importantes. Par elle, j'appris ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui doit être et ce qui ne doit pas être. Des leçons que je continue à apprendre, mon ami. De ma vie entière, je n'ai jamais aimé personne plus que ma mère, et je

crois n'avoir jamais détesté personne plus que mon frère aîné Kay.

Kay avait six ans de plus que moi, et il fut le fléau de ma jeunesse. Il s'ingéniait toujours à me faire endosser la responsabilité de ses propres méfaits en essayant de monter Père contre moi... et en y parvenant souvent. Je me retrouvais confiné dans ma chambre ou fouetté pour une faute que je n'avais pas commise, et je revois la lueur sarcastique et triomphante qui brillait alors dans les yeux de mon frère. Mais avec Mère, il ne réussit jamais à me faire accuser. Jamais elle n'accepta d'écouter un seul mot contre moi, que ce fût de Kay ou de Père. Elle fut mon alliée constante, mon roc.

Mais elle mourut. Elle mourut alors que je venais d'atteindre mes douze ans. Quand elle fut couchée sur son lit de mort, les yeux ouverts mais aveugles, je tendis la main pour caresser une dernière fois sa joue. Kay m'empoigna par un bras et me tira brutalement en arrière.

– Ne t'avise pas de la toucher, grinça-t-il, les yeux étincelants. C'est ma mère, pas la tienne. Toi, tu n'as pas de mère.

Je me tournai vers Père et, à son battement de paupières, je compris que Kay disait la vérité.

– Kay, dit-il en secouant tristement la tête. Comment peux-tu dire une chose pareille en ce moment, alors que le froid de la mort n'a pas encore envahi ta mère ? Ce que je t'ai révélé, je te l'ai confié sous le sceau du secret. Comment peux-tu être aussi cruel ? Toi, mon propre fils.

– Et moi ? dis-je. Je ne suis pas votre fils ? Elle n'était pas ma mère ?

– Ni l'un ni l'autre, répondit Père, et il détourna les yeux. J'aurais dû te l'expliquer plus tôt, mais je n'ai jamais pu m'y résoudre.

– Mais alors, m'écriai-je, si je ne suis pas votre fils et si je ne suis pas le sien, de qui suis-je le fils ? Je ne peux pas être le fils de personne.

Il me prit par les épaules. Brusquement, il avait l'air d'un vieillard.

– Mon garçon, dit-il, je ne peux pas te dire qui tu es. Tout ce que je sais, c'est que Merlin t'a apporté ici alors que tu étais un nouveau-né. C'est Merlin qui m'a fait promettre de te garder, de te protéger et de t'élever comme mon propre fils, et je l'ai fait de mon mieux. S'il m'est parfois arrivé d'être sévère avec toi, c'était parce que j'avais toujours cette promesse à tenir.

– Merlin ? demandai-je. Qui est ce Merlin ?

Cette question fit ricaner Kay.

– Tu ne fais donc rien d'autre que de rêvasser ? Tout le monde sait qui est Merlin. C'est le créateur de l'ancienne magie druidique, un enchanteur, un devin. Il connaît tout, le passé comme l'avenir. Pourquoi il s'est occupé de toi, je n'arrive pas à le comprendre.

Je me tournai vers Père.

– C'est vrai, tout ça ? J'ai été apporté ici par ce Merlin ? Ma mère n'était pas ma mère ? Vous n'êtes pas mon père ?

Il hocha la tête, et je compris que le chagrin qui cris-

pait son visage était le reflet du mien. Mais il fallut que Kay jette encore un peu de sel sur la plaie.

– C'est tout vu, claironna-t-il. Tu es un bâtard, un enfant trouvé. Tu peux nous être reconnaissant de t'avoir recueilli chez nous.

Mon sang ne fit qu'un tour. J'avais beau être petit, je l'assommaï d'un coup de poing, et j'aurais continué à le frapper si Père ne m'avait pas retenu.

– Ce n'est pas comme cela que je t'ai élevé, Arthur, dit-il.

Il me tenait toujours par les bras, mais je me libérai d'une secousse et m'enfuis dans la forêt où j'errai durant des jours et des jours, comme un animal blessé rendu fou par la douleur.

Je finis par aboutir dans un vallon ignoré, tapissé de jacinthes des bois, au milieu duquel un ruisseau paisible murmurait sur un lit de cailloux. Mourant de faim et de soif, je me jetai à plat ventre et bus tout mon content. Et, en buvant, je réfléchis. J'avais entendu parler de vieillards qui, n'ayant plus le courage de continuer à vivre, cherchaient un endroit dérobé comme celui-là et s'y couchaient pour mourir, pour être dévorés par les loups et dépecés par les corbeaux. Là, sur la berge, au milieu des jacinthes, je décidai de m'étendre pour ne plus me relever. Je fermai les yeux et sombrai dans le sommeil de la mort. Je n'avais pas peur. J'allais rejoindre Mère et laisser derrière moi toute la misère de ce monde.

Du plus profond de mes rêves tourmentés, j'entendis approcher un animal qui se frayait un chemin parmi les

jacinthes et pataugeait dans le ruisseau. Un souffle chaud balaya mon visage, et je compris que ce n'était plus un rêve. Me raidissant dans l'attente des lacerations et des déchirements que je savais devoir endurer avant de passer de vie à trépas, j'ouvris les yeux, curieux de voir le loup qui allait m'achever. Il se tenait au-dessus de moi, la langue pendante, ses grands yeux gris clignotant paresseusement. Ce n'était pas un loup mais un deerhound et, à ce moment-là, une voix le rappela. Un vieil homme en haillons, qui avait l'air d'un mendiant, traversait le ruisseau à gué, pieds nus sur les cailloux et appuyé sur un bâton pour ne pas glisser. Tout faible que j'étais, je m'efforçai de repousser le chien.

– Vous êtes une odeur inconnue, m'expliqua le mendiant. N'ayez pas peur, Bercelet ne vous fera aucun mal. (Il s'approcha et s'assit lourdement à côté de moi.) Vous n'auriez pas un petit quelque chose à donner à un pauvre mendiant ? me demanda-t-il, mais je secouai la tête, car je n'avais rien, et il continua : Alors, donnez-moi au moins un peu de votre temps. Le temps ne coûte rien, et un jeune homme comme vous en possède d'abondantes réserves. Vous avez une longue vie devant vous, plus longue que vous ne le pensez, peut-être même plus longue que vous ne le souhaitez. Depuis que le suzerain Utha est mort, je sillonne ce pays de bout en bout et je n'y vois que ruine et désolation. Partout, j'y trouve la famine et la cupidité marchant la main dans la main et prospérant. Je vois un royaume divisé et affaibli. Je vois des seigneurs et des rois se chamaillant comme des moineaux. Et,

pendant qu'ils se querellent, les Pictes¹ et les Écossais descendent du Nord en pillant et en brûlant tout sur leur passage, tandis que les Irlandais et ces maudits Saxons font franchir les mers à des hordes contre lesquelles nous sommes désarmés. Ils prennent nos villes, nos villages, nos fermes. Ils incendient nos églises, ils asservissent les nôtres, et nous ne pouvons rien faire parce que tout courage nous a abandonnés. Nous sommes un peuple totalement dépourvu d'espérance. (Il regarda autour de lui.) Vous voyez ce vallon de jacinthes ? Tout y a commencé il y a mille ans, peut-être deux mille, par une unique jacinthe qui a fleuri, vigoureuse et fière, et ensuite, une par une, les autres sont sorties de terre autour d'elle, et un fouillis de broussailles et de ronces s'est transformé en ce paradis terrestre. En grandissant, vous pouvez devenir exactement comme cette fleur, et alors d'autres vous suivront. Il suffit d'une. Ne pensez plus à la mort, jeune homme. Ouvrez les yeux et admirez ce qu'une fleur peut faire. À ce moment-là, vous saurez ce qu'un homme peut faire. Toute la Bretagne pourrait devenir aussi belle que ce bois. Vous pouvez être la première jacinthe, celle par qui tout commence. (Ses yeux noirs me sourirent gentiment, et il ébouriffa le cou de son chien.) Il me suffit de regarder les yeux d'un homme pour voir son âme. Je vois dans la vôtre la graine de la grandeur. Laissez-la germer.

1. Nom du peuple établi jusqu'au IX^e siècle dans les basses terres de l'Écosse.

Nous bavardâmes encore un moment, puis il appuya sa tête contre un arbre et nous nous endormîmes. Lorsque je me réveillai, il était parti, et le chien Bercelet également. Je commençai par croire que le mendiant avait fait partie de mon rêve, mais ensuite je vis les jacinthes aplaties là où il s'était assis, ainsi que son bâton, oublié contre le tronc d'un frêne. Je me levai aussitôt, le bâton dans la main, et je l'appelai. Mais seul le ricanement moqueur d'un geai me répondit.

Je restai encore quelques jours dans le mystérieux vallon aux jacinthes, en espérant que le mendiant et son chien allaient revenir. Mais ils ne revinrent pas. Je me nourrissais des truites brunes qui se blottissaient dans les recoins ombreux du ruisseau en s'offrant à mon appétit. Je m'en gavais et, en retrouvant mes forces, je repris courage. Je quittai la forêt et rentrai chez moi.

J'étais parti depuis un mois, peut-être même davantage, et on me croyait mort. Père me serra dans ses bras en pleurant.

– Ne pense jamais plus que tu n'es pas mon fils, me dit-il. Kay, je l'ai engendré et je l'aime comme un homme a le devoir d'aimer sa progéniture. Mais toi, j'ai choisi de t'aimer, et je vous aime l'un et l'autre non seulement comme un père, mais aussi comme un ami.

Mais, pendant qu'il m'étreignait, je vis briller dans les yeux de Kay la lueur glacée de la jalousie et je compris que mon frère n'était pas mon ami et ne le serait jamais.

Les années passèrent, et je gardais toujours en



Un texte **légendaire** à travers le regard du roi Arthur, qui raconte son histoire **captivante** à un jeune garçon d'**aujourd'hui**.

« C'est une longue histoire, une histoire de grand amour, de grande tragédie, de magie et de mystère, de triomphe et de désastre. C'est mon histoire. Mais c'est l'histoire surtout de la Table ronde où, autrefois, siégeait une assemblée de chevaliers, les hommes les meilleurs et les plus valeureux que le monde ait jamais connus. Je commencerai par le commencement, quand j'étais encore un enfant à peine plus âgé que tu ne l'es aujourd'hui. »

Illustré par Michael Foreman

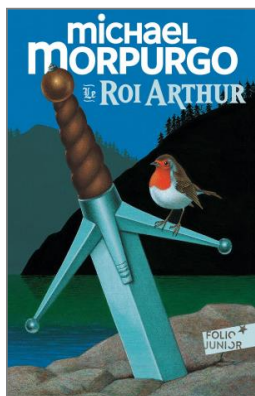
Traduit de l'anglais
par Noël Chassériau



www.gallimard-jeunesse.fr

FOLIO
JUNIOR

à partir
de 9 ans



Le Roi Arthur

Michael Morpurgo

Couverture : Illustrations de couverture par
Henri Galeron

Cette édition électronique du livre
Le Roi Arthur de Michael Morpurgo
a été réalisée le 27 mai 2021
par les Éditions Gallimard Jeunesse.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782075103824 - Numéro d'édition : 393566).

Code Sodis : N96470 - ISBN : 9782075103862

Numéro d'édition : 333048.